

Pour ceux qui ont lu Walter Scott, il est inutile de raconter *Quentin Durward*; pour ceux qui ne l'ont pas lu, l'absence de toute analyse les obligera à prendre le volume dans leur bibliothèque ou à le louer dans un cabinet littéraire, et ils nous sauront gré de les avoir mis dans la nécessité d'admirer le génie du romancier anglais. Donc, pas de compte-rendu des trois actes que MM. Cormon et Grangé ont coupés dans l'œuvre du célèbre écrivain; nous constatons seulement qu'ils ont fait preuve d'intelligence dans ce travail d'adaptation, et qu'ils ont eu le bon esprit de ne rien inventer de leur cru, ce qui est une preuve de goût. Quant au dialogue, bon nombre de gens demeureront d'accord, que le style de Walter Scott reste toujours préférable. Quant à la *poésie*, elle est telle qu'on peut l'attendre de librettistes de profession, et les mots *âme* et *flamme*, *cœur* et *bonheur*, *amour extrême*, etc., s'y trouvent en suffisante quantité, pour démontrer que MM. Cormon et Carré n'ont point le même procédé poétique que MM. V. Hugo, de Musset, ou quelques autres dont les musiciens feraient certainement peu de cas s'ils leur apportaient un *poème*. Les poèmes sont bons pour les littérateurs, les livrets sont l'apanage des domestiques; or, les auteurs d'opéras comiques ne sont que les très humbles serviteurs des musiciens qui ne s'appellent pas *maîtres* pour rien.

Mais cette chicane est assez intempestive; voilà un ouvrage dont le sujet était assuré de plaire à l'avance; il était riche en situations dramatiques, et de nature à soutenir l'inspiration du compositeur. Les deux auteurs ont, avec raison, émondé les détails parasites, pour ne point laisser dans la coulisse les grandes scènes principales, si largement peintes par le romancier, et il en est résulté un ouvrage nettement conduit dans lequel l'intérêt se soutient, et qui est destiné à fournir une longue carrière.

Il y avait dans la salle, le soir de la première représentation, un bataillon de Belges, qui, faisant cause commune avec les Franco-romains du parterre, ont fait rage d'enthousiasme, de façon à fatiguer la partie saine du public, dont les dispositions, d'ailleurs, n'avaient rien que de très-favorable à l'auteur du *Billet de Marguerite* et des *Lavandières* [*Les lavandières de Santarem*]. La claque a du bon: elle aide à l'entrain d'une représentation, elle épargne aux spectateurs une besogne qu'il n'entend accomplir qu'à son aise et lorsque bon lui semble; or, nous pensons que la claque peut être maintenue comme un aliment nécessaire pour la conservation du béotisme du public. Mais la claque, précisément parce qu'elle est *tolérée*, ne doit point se permettre des airs d'arrogance, afficher une domination hautaine, et se livrer à toutes les excentricités d'une admiration de commande. Or, il y des théâtres où // 2 // le service des applaudissements officiels est fait sans tact et sans opportunité; on se pâme d'aise à telle réplique marquée à l'avance, et qui, pour tout le monde, eût passé très justement inaperçue; on est surpris par des: *ah! ah!* satisfaits, qui arrivent au résultat contraire de celui qu'ils voudraient provoquer, et la comédie de la scène reçoit un contre-coup funeste de cette comédie de la salle.

La partition de M. Gevaert a été très favorablement accueillie; elle renferme, dans chacun des trois actes, des beautés de premier ordre; les chœurs y sont notamment traités d'une façon magistrale. Nous croyons être l'imparti d'écho de l'opinion générale en constatant que les artistes de l'Opéra-Comique ne sont pas à la hauteur de la tâche importante qui leur échoit en ce moment. L'allure de l'ouvrage, étant celle du grand drame lyrique, réclamerait, pour conserver toute sa puissance, des interprètes plus haut placés dans la hiérarchie des artistes lyriques: ils font ce qu'ils peuvent, d'accord; mais ce qu'ils peuvent est insuffisant.

Mlle Boulart, indisposée sans doute, a constamment compromis, pendant le cours de la première soirée, l'effet du rôle d'Isabelle de Croy [*Croye*]; Mlle Boulart

n'avait point de voix, et elle a offert au public des notes douteuses auxquelles le maestro n'avait nullement songé. En outre, comme actrice, cette jeune femme ne sort pas de la catégorie ordinaire, de sorte que l'on regrettait fort haut que le personnel de l'Opéra-Comique ne comptât pas dans ses rangs une prima donna digne de ce nom, et qui eût mis en lumière toutes les qualités musicales dont ce rôle abonde. Mlle Boulart peut rendre des services lorsqu'il s'agira de petites partitions qui n'engagent que secondairement la responsabilité d'un auteur et d'un théâtre; mais quand il s'agira de livrer de grandes batailles et de remporter des triomphes éclatants, il sera prudent de ne point lui confier un commandement évidemment au-dessus de ses forces.

M. Jourdan est un gentil Quentin Durward, toujours fiévreux, comme à son ordinaire, et faisant feu des quatre membres comme un jeune cheval qui n'a pas encore pu être dompté. Il ne dit pas le poème, il le fait détoner à la façon des tirailleurs; il chante bien, mais sa voix est dure et fatigue l'oreille au lieu de la charmer. Il résulte de tout cela que M. Jourdan, bon musicien, acteur zélé et comédien crépitant, n'arrive jamais, bien qu'ils se démènent plus à lui seul que tous les autres personnages de la pièce, à conquérir un succès franc et qui défie la contestation. Il n'est pas à supposer que cet artiste se modifie; ses défauts sont des défauts naturels, et il faudrait qu'il voulût sérieusement travailler à les corriger pour que l'on pût espérer le voir devenir raisonnable. Or, par suite de la pénurie des ténors, M. Jourdan en est venu à tenir la place d'un Roger à l'Opéra-Comique, et à moins qu'il n'ait une dose de bon sens, qui manque à presque tous les artistes dramatiques, il doit se considérer comme le premier des moutardiers du Pape, et faire peu de cas des observations d'une critique clairvoyante et raisonnée. Il est certain que si M. Jourdan, depuis qu'on lui a indiqué l'endroit où le bât le blessait, avait fait quelque effort sur lui-même, on n'aurait pas à redire aujourd'hui ce qu'on lui a déjà plus de cent fois fait entendre. – Dans la création de Quentin Durward, M. Jourdan est trop bien pour qu'on ne soit pas autorisé à lui demander d'être mieux.

M. Faure chante magnifiquement le rôle du comte de Crèvecœur [Crève-cœur], et M. Gevaert, sous le rapport lyrique, a manifestement gâté cet artiste. M. Faure a reçu des applaudissements chaleureux, et il les a mérités. Il est bien comme tenue, il porte avec noblesse un magnifique costume, et s'il savait mieux jouer la comédie son triomphe serait complet. Mais, et c'est encore une erreur des chanteurs, on s'imagine que du moment où l'on possède une voix aimée du parterre, on peut impunément se dispenser de remplir toutes les autres conditions qui font, en scène, l'artiste parfait. Or M. Faure ne songe pas à faire exception à cette mauvaise règle, bien que, depuis quelques temps, il semble être entré en progrès. Qu'il y songe, c'est son intérêt; qu'il évite de suivre les avis qui lui indiquent l'Académie de musique comme un but infaillible. Il vaut mieux être le premier à l'Opéra-Comique que le second de l'Opéra. Et puis, la faveur est très changeante, et tel qui n'a que des auditeurs bienveillants quand il chante sur une scène, est exposé à rencontrer, sur d'autres planches, des juges plus sévères et moins enclins à l'approbation systématique. La création de Crèvecœur [Crève-cœur] est une bonne fortune artistique pour M. Faure, et comme chant, il a eu les honneurs de l'ouvrage.

M. Barielle et Mlle Bélia méritent une mention favorable, particulièrement le premier; seulement, il semble toujours par trop se souvenir du capitaine Roland des *Mousquetaires de la Reine*, et l'on ne songerait pas à lui chercher querelle s'il tâchait de varier quelque peu cette physionomie.

Louis XI, personnage craindre de voir dépaysé au théâtre de l'Opéra-Comique, a rencontré dans M. Couderc un interprète digne de prendre place à côté

des meilleurs sociétaires de la Comédie-Française. Afin que le public ne se crût pas dans la salle de la rue Richelieu, M. Gevaert a donné deux couplets à chanter dans le 1^{er} acte au roi Louis, et M. Couderc les a dit avec une sûreté d'intonations et un goût dans les détails qui lui ont valu les honneurs du *bis*. Cette chanson est appelée à devenir populaire avant qu'il soit longtemps. Dans tout le reste de son rôle, essentiellement difficile et pour laquelle il fallait un artiste accompli. Tout Paris sait déjà que M. Couderc a représenté supérieurement la physionomie du vieux roi, et le remarquable comédien compte un fleuron de plus à sa brillante couronne d'artiste. Dans le finale du second acte, très belle page, très bien réussie, au milieu d'une scène de défi chaleureusement mouvementée, le roi Louis XI garde le silence, et l'on sent la colère lui monter du cœur au visage, au fur et à mesure que la passion s'empare de toute sa personne. M. Couderc a, dans ce moment de l'ouvrage, une scène muette qui a vivement impressionné toute la salle, et c'est avec pleine et entière justice qu'on l'a rappelé après le rideau retombé.

La mise en scène est splendide; on se croirait à la rue Lepelletier [Lepelletier]. M. Roqueplan tient, sans doute, à prouver qu'il n'a pas tout à fait oublié ses anciennes fonctions auprès de l'Opéra; les décors méritent également que l'on en fasse l'éloge. En somme, *Quentin Durward* est un succès fort honorable pour tout le monde, et les théâtres de départements peuvent, dès à présent, se disposer à monter cet ouvrage pour la prochaine campagne.

Dans notre prochain numéro, nous analyserons la partition en signalant les morceaux qui sont dignes d'applaudissements sans réserve, et ceux à propos desquels la critique a le droit de se montrer plus difficile. Si M. Roqueplan a l'intention d'attirer à son théâtre les compositeurs sur lesquels l'attention semble se diriger de préférence depuis quelques temps, et que M. Carvalho [Carvaille] a déjà eu l'occasion de faire connaître, on ne saurait trop l'engager à fortifier son personnel chantant, qui laisse trop à regretter, et n'offre pas, par conséquent, des garanties suffisantes aux compositeurs soucieux de l'effet de leurs œuvres.

M. Prilleux et Mlle Révilly, dont les rôles sont peu importants, ont su leur donner une certaine valeur; aussi serait-il injuste de passer leurs noms sous silence. Les auteurs ne leur ont donné que peu à faire; ils auraient pu tout aussi bien accomplir une tâche plus grande, et à cet égard leurs preuves sont faites.

Après la représentation qui a fini à une heure moins le quart du matin, on a rappelé M. Gevaert, lequel a paru et a salué ce qui restait de public dans la salle, absolument comme auraient pu le faire une première chanteuse ou un premier ténor. – C'est là un usage blâmable que l'on cherche à imiter des Italiens, et que nous ne voudrions point voir s'acclimater en France, car il nous semble tout à fait contraire à la dignité de l'auteur, qui, ayant soumis son œuvre au public, doit rester maître de sa personne et à l'abri d'injonctions dont la sincérité, surtout le soir d'une première représentation, peut très souvent être sujette à discussion.

L'EUROPE ARTISTE, 28 mars 1858, pp. 1-2.

Journal Title:	L'EUROPE ARTISTE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	28 March 1858
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°13
Year:	Sixième année
Series:	None
Issue:	Dimanche 28 Mars 1858
Livraison:	None
Pagination:	1-2
Title of Article:	Quentin Durward
Subtitle of Article:	Opéra-Comique en trois actes, paroles de MM. Cormon et Miche Carré, musique de M. Gevaert, chanté à l'Opéra-Comique par MM. Couderc, Jourdan, Faure, Barrielle, Beckers, Prileeux, Cabel, Mmes Revilly, Belia et Boulart. – Succès.
Signature:	Charles DESOLME.
Pseudonym:	None
Author:	Charles Desolme
Layout:	Front page and Internal text
Cross-reference:	None